

# La conversion écologique et la tentation dans le désert

Dans son encyclique *Laudato Si'*, le pape François nous appelle à effectuer une conversion écologique pour mieux prendre soin de notre maison commune. Citant son prédécesseur, il écrit : « S'il est vrai que "les déserts extérieurs se multiplient dans notre monde, parce que les déserts intérieurs sont devenus très grands", la crise écologique est un appel à une profonde conversion intérieure. (LS, 217) » L'Évangile d'aujourd'hui se situe dans le désert, l'endroit où Jésus est « emmené par l'Esprit » et tenté par le diable, après avoir jeûné pendant 40 jours et 40 nuits. En ce premier dimanche du Carême, la tentation dans le désert nous offre plusieurs pistes de réflexion pour examiner notre propre conversion écologique.



Pour la plupart d'entre nous, qui profitons largement de l'abondance de biens matériels produits par l'ordre socio-économique mondial, la tentation évoquée dans l'Évangile d'aujourd'hui revêt un sens particulier. Car, à bien des égards, c'est précisément ce système et les biens qu'ils procurent qui créent le besoin pour une conversion écologique.

Examinons d'abord la première tentation subie par Jésus, soit de satisfaire sa faim en transformant des pierres en pain. Pouvons-nous songer à des situations où, grâce aux avancées technologiques, notre société tente de transformer des pierres en pain ? Les efforts déployés pour modifier la nature même de la création peuvent engendrer des conséquences écologiques terribles et imprévisibles. En effet, ce qui transforme les pierres en pain pour quelques personnes peut également contribuer à changer le pain en pierres pour la multitude. Par exemple, l'implantation forcée de l'agriculture industrielle sur de vastes étendues de la planète peut enrichir un petit groupe d'individus tout en appauvrissant de nombreuses personnes.

De la même façon qu'il a tenté Jésus, le diable nous invite à repousser les limites de l'ordre de la création, à nous jeter dans l'abîme en espérant être sauvés par les anges. Plutôt que de répondre à l'appel de la conversion écologique, nous sautons de plus en plus hardiment dans le vide, convaincus qu'aucune altération à la Création de Dieu ne puisse causer un tort irréparable à notre âme. Pire encore, nous nous laissons bernier par la croyance que l'état du monde et des relations entre ses habitants n'a aucune incidence sur la santé de notre âme !

Enfin, le diable tente Jésus une troisième fois en lui offrant « tous les royaumes du monde », si seulement Jésus accepte de se prosterner pour l'adorer. Que faire quand on nous offre de régner sur la planète et de dominer des peuples entiers en simple vertu de notre position dans l'ordre socio-économique mondial ? Comment réagir lorsqu'on comprend que l'accès facile aux produits bon marché entraîne un fort coût humain et environnemental ? Accepter l'ordre établi parce qu'il en est ainsi équivaut à adorer Satan. Cependant, refuser de s'y conformer, c'est s'engager sur la voie de la conversion écologique, celle qui nous amène à reconnaître que « c'est le Seigneur, ton Dieu, que tu adoreras et c'est lui seul que tu serviras ». En effet, il est impossible de servir Dieu tout en assaillant ses prochains et la Terre dans le triste but d'exercer pouvoir et domination sur la vie terrestre.

Les tentations subies par le Christ dans le désert guettent aussi tous les habitants de la Terre. Dans le contexte de l'appel à la conversion écologique, elles se font particulièrement sentir là où « le privilège » existe, tel que nous l'entendons. Ce Carême, concentrons-nous sur l'importance d'affronter les déserts intérieurs qui nous exposent à la tentation et laissons-nous guider par *Laudato Si'* pour cultiver notre spiritualité et répondre à l'appel de la conversion écologique.

---

**Auteur : Luke Stocking, directeur adjoint de l'engagement du public, Ontario et provinces de l'Atlantique.**

8 mars 2020 — Deuxième dimanche du Carême

Lectures : Genèse 12,1-4a ; 2 Timothée 1,8b-10 ; Matthieu 17,1-9

## « Seigneur, il est bon que nous soyons ici. »

Avez-vous déjà eu l'impression d'être précisément là où il le fallait, en train d'accomplir exactement ce que la vie attendait de vous ? Si oui, qu'avez-vous alors ressenti ? Peut-être un sentiment de paix ou de confiance. Je crois que saint Pierre éprouvait la même chose quand, voyant Jésus se transfigurer, il a dit : « Seigneur, il est bon que nous soyons ici. »

Aujourd'hui, les deux premières lectures nous enseignent que Dieu appelle chaque personne de façon unique. Cela veut dire que nous pouvons *toutes et tous* vivre des moments qui nous amènent à dire : « Seigneur, il est bon que nous soyons ici. ». Dieu nous guide vers ces moments en nous offrant un ensemble de talents, de relations et de possibilités propres à chacun. Pour savoir comment utiliser ces dons afin de répondre à l'appel de Dieu, il nous faut réfléchir, en ouvrant notre cœur et nos sens au destin que Dieu nous réserve.

Trop souvent, le chemin pour réaliser le plan de Dieu est jonché d'obstacles. La guerre peut anéantir des projets. Les changements climatiques et la surexploitation des ressources peuvent chasser des gens de leur foyer. Ou encore les plonger dans une pauvreté telle que la survie prend toute la place et freine leur développement spirituel ou social. Il existe aussi des normes et des lois qui défavorisent certaines personnes sur la base du genre, de la religion ou de la culture, les empêchant ainsi de mettre leurs talents au service de la communauté.

En cette Journée internationale des femmes, nous célébrons les braves femmes qui, partout dans le monde, ont répondu à l'appel de Dieu pour établir son Royaume ici sur Terre, souvent en dépit de la discrimination dont elles faisaient l'objet.

Prenons par exemple Yesica Patiachi Tayori, celle dont le visage orne l'affiche de notre campagne annuelle. Elle est l'une des leaders de la communauté autochtone Harakbut au Pérou. Appuyée par le CAAAP, un partenaire local de Développement et Paix, elle mène les efforts de son peuple pour protéger l'existence de ses membres et la forêt amazonienne qui les abrite.



Il est bon qu'elle soit ici.

Le peuple Harakbut a mandaté Yesica pour le représenter auprès du pape François, lors de sa visite à Puerto Maldonado au Pérou, en janvier 2018. La jeune femme s'est ensuite rendue au Vatican en octobre 2019, afin de partager son expérience et ses connaissances au Synode des évêques pour l'Amazonie. Il était bon qu'elle soit là aussi.

Yesica m'inspire, car elle a répondu à l'appel universel de Dieu — soit de l'aimer et d'aimer son prochain — à sa propre façon, en portant la voix de son peuple et, ce faisant, en amplifiant bravement la clameur des personnes pauvres et la clameur la Terre.

Ensemble, assurons-nous que *toutes les personnes* puissent répondre à l'appel de Dieu. En cette Journée internationale des femmes, veillons surtout à ce que les femmes obtiennent les *mêmes chances* que les hommes pour mettre à profit leurs talents individuels et bâtir le Royaume de Dieu. Enfin, rappelons-nous que Dieu a un plan pour toutes nos sœurs et tous nos frères, peu importe la distance, les différences ou les points de vue qui nous séparent.

En somme, n'oublions jamais qu'il est bon que nous soyons TOUTES et TOUS ici.

Autrice : Rebecca Rathbone, animatrice pour le sud-ouest de l'Ontario.

## Deux soifs se rencontrent

*Jésus, fatigué par la route, s'était donc assis près de la source.*  
(Jean 4,6)

Midi : ce n'est pas la meilleure heure pour aller puiser de l'eau; il fait si chaud. Mais ça ira vite, la femme sait qu'elle ne rencontre jamais personne à cette heure-là. C'est mieux ainsi. Mais, aujourd'hui, il y a quelqu'un, un homme, un étranger...

Il y a dans l'Évangile des récits de rencontres inattendues et inespérées.

*Qui aurait cru* que ce jour-là Jésus aurait traversé la Samarie pour retourner en Galilée. Tout le monde sait qu'il vaut mieux faire le détour que de risquer de rencontrer des Samaritains.

*Qui aurait cru* qu'il aurait adressé la parole à une femme, *une femme comme celle-là* diraient certains : une Samaritaine; une femme, on le devine vite, qui vit en marge de sa communauté. Voilà que Jésus brise la règle pour un homme de ne pas parler aux femmes seules en public, encore moins à une Samaritaine.

*Qui aurait cru* qu'il aurait fait les premiers pas. Il avait si soif. Il avait besoin d'elle. Tiens, un Juif qui a besoin d'une Samaritaine ? Quelle grâce que d'avoir besoin des autres !

Et elle, l'avait-il deviné, avait encore plus soif que lui. Ce jour-là, *deux soifs se rencontrent*: celle de Jésus, fatigué du chemin; celle d'une femme qui vient, au milieu du jour, puiser l'eau pour sa famille.

Jésus s'approche avec tant de respect et d'humilité. Il connaît la profondeur des soifs humaines et pour cela, il n'hésite pas à traverser les frontières et les interdits qui divisent les humains. Jésus et la femme prennent le temps de lier connaissance, chacun écoutant le besoin réel de l'autre. Dans cet échange, demander et recevoir s'entremêlent; on passe de la méconnaissance à la reconnaissance mutuelle. Quelle grâce !

Dans la Bible, les puits sont des lieux de rencontre hautement symboliques; on devine qu'il y aura quelque chose à comprendre au bout de ce récit. *Comment le continuer aujourd'hui* ? Notre route vers Pâques traverse l'Amazonie; cela mérite un arrêt. Prenons à notre tour le temps d'une rencontre.

Avant le *Synode pour l'Amazonie* et la campagne *Pour notre maison commune*, nous ne connaissions ni le nom, ni l'existence, ni les combats du peuple Mura du Brésil. Aujourd'hui, nous avons entendu parler d'eux, nous connaissons même quelques

noms et quelques visages, comme *Francisco Olivera da Silva* et *Greicilvani dos Santos da Silva*. Nous savons qu'ils sont les *gardiens de la forêt amazonienne, les protecteurs de la Terre*. Et si connaître leur nom et leur existence changeait quelque chose pour eux et pour nous ? Si cela donnait un sens sacré à notre Carême de partage ?

Nous savons que leur mode de vie est menacé par l'élevage intensif et par l'exploitation minière et nous connaissons un peu mieux leur combat contre l'accaparement de leurs terres, la déforestation et la pollution de leurs rivières: ils sont devenus nos partenaires.



Cette rencontre avec eux, en ce dimanche de la Samaritaine, prend une couleur bien spéciale. Nous voici presque face à face, conscients que nous avons besoin les uns des autres, que nous sommes interreliés.

Cette semaine, passons de la méconnaissance à la reconnaissance des Muras. Ce que nous avons de meilleur à leur offrir, c'est notre solidarité fraternelle avec *leurs joies et leurs espoirs, leurs tristesses et leurs angoisses* face à leur avenir et celui de leurs enfants, comme si le récit de la Samaritaine se poursuivait aujourd'hui à travers notre rencontre avec ce peuple.

Notre lettre solidaire\*, notre prière et notre don nous rapprochent de leur rêve de paix, de justice, de joie et de vie en abondance. C'est dans l'Évangile que nos motivations et notre engagement s'enracinent et que nous découvrons que c'est au cœur de nos soifs, de nos luttes et de nos espoirs au quotidien que peut surgir la Bonne Nouvelle.

Autrice : **Françoise Lagacé, Membre du conseil national.**

\* Il est possible de signer la lettre solidaire à [devp.org/agir](http://devp.org/agir)

Évangile : Jean 9,1-41

## L'aveuglement et les seringueiros de Machadinho d'Oeste, au Brésil

Le sens de la vue est l'un des plus grands dons du Créateur. Tandis que nos yeux nous permettent de voir le monde, c'est grâce à la vue spirituelle que nous arrivons à réellement le comprendre.

Lorsque Jésus a redonné la vue à un non-voyant, il a refusé d'établir un lien entre cécité et péché. Plutôt, la réponse de Jésus aux pharisiens nous apprend que le véritable péché se trouve dans l'aveuglement spirituel.

Car il n'y a pas de personne plus aveugle que celle qui *refuse de voir*.

Cette ancienne parabole sur la volonté — ou le refus — de voir se répète aujourd'hui dans la forêt amazonienne, qui disparaît à vue d'œil. Dans l'État du Rondônia, au Brésil, les *seringueiros* récoltent le latex servant à fabriquer le caoutchouc. Ils exercent leur métier traditionnel sur de petites réserves désignées par l'État, où ils cueillent aussi des noix et des fruits. Ce peuple, abandonné et persécuté, ne reçoit pratiquement aucun service de l'État en éducation ou en santé. Pire, il voit ses terres, ses moyens de subsistance, sa survie même, menacés par de puissants intérêts forestiers et agricoles.



La pauvreté extrême, le manque d'éducation et l'oppression auraient pu rendre les *seringueiros* aveugles à tout ce qui n'est pas survie et besoins fondamentaux. Pourtant, ils ont gardé une vision très large de la forêt amazonienne et de la place qu'ils y occupent. Ils voient leur forêt bien-aimée comme une bénédiction divine. Ils voient à quel point la santé de leur territoire est liée à la santé écologique de la Terre. Ils se voient comme des gardiens de la Terre, chargés de la préserver pour le bienfait de toute l'humanité.

Comparons cette vision à celle de l'État brésilien. Doté d'une bureaucratie robuste et de satellites de pointe, le gouvernement est aussi bien informé et omniprésent qu'un État peut l'être. Pourtant, il ferme les yeux sur le triste sort des *seringueiros*, et sur celui d'autres groupes traditionnels ou autochtones qui se portent à la défense de la forêt amazonienne. Plutôt, il choisit d'appuyer

d'énormes entreprises qui ne pensent qu'aux profits à court terme, leur ouvrant la voie pour abattre des arbres, extraire des ressources, cultiver des terres, construire des barrages et piller la forêt. Ensemble, le gouvernement et ces entreprises érigent l'exploitation avide des ressources en une nouvelle vision du développement.

En Occident, nous faisons aussi parfois preuve d'aveuglement. Nous refusons de voir à quel point nos modes de consommation stimulent la demande pour les ressources et, par le fait même, entraînent la destruction de la forêt amazonienne et de zones écologiques sensibles. Forts d'une « confiance aveugle dans les solutions techniques » (*Laudato Si'*, 14), nous ignorons allégrement l'accumulation de preuves scientifiques pointant vers l'imminence d'une crise écologique. Notre refus de changer nos habitudes de vie, de consommer moins, de traiter la Terre avec respect n'est-il pas une forme d'aveuglement spirituel ?

Le pape François nous invite à sortir de cet aveuglement en nous rappelant que « vivre la vocation de protecteurs de l'œuvre de Dieu est une part essentielle d'une existence vertueuse ; cela n'est pas quelque chose d'optionnel ni un aspect secondaire dans l'expérience chrétienne ». (*Laudato Si'*, 217)

Pour vivre cette part essentielle de notre expérience chrétienne, il nous faut répondre à l'appel du Saint-Père pour la conversion écologique et reprendre contact avec la création. Nous devons aussi nous montrer solidaires des *seringueiros*, un peuple doté d'une vue spirituelle remarquable. Tout comme la guérison d'un non-voyant contredisait le dogme pharisien, la vision des *seringueiros* s'oppose à l'idéologie dominante du développement et du progrès. Inébranlable, ce peuple s'accroche à cette vision qui, pour lui, est une question de foi.

Inévitablement, notre soutien doit passer par des organisations qui défendent les *seringueiros* et les autres gardiens de l'Amazonie. Ce sont eux « qui luttent avec vigueur pour affronter les conséquences dramatiques de la dégradation de l'environnement sur la vie des plus pauvres dans le monde ». (*Laudato Si'*, 13)

Le chemin vers l'existence vertueuse est pavé d'humilité, de simplicité, de sacrifice, de *caritas* et d'offrandes. Même s'il est ardu, ce parcours est lumineux, car notre Seigneur a dit : « Je suis la lumière du monde. »

Auteur : Minaz Kerawala, conseiller en communications et en relations publiques.

Évangile : Jean 11,1-45

## Les larmes silencieuses et la puissance divine de Jésus

Les lectures d'aujourd'hui sont imprégnées de la miséricorde et de la compassion de Dieu pour l'humanité. C'est par elles que l'Esprit de Dieu insuffle la vie dans ce qui serait autrement mort. L'Évangile, en particulier, décrit de façon magnifique la relation intime que Jésus entretient avec la condition humaine et sa rédemption. Jésus aime Lazare et ses sœurs, Marie et Marthe. Il choisit d'aller vers eux, même si cela met sa vie en danger. Quand ses disciples lui demandent s'il désire vraiment retourner en Judée, où il vient de risquer la lapidation, il répond que c'est sa volonté.

Avons-nous le courage de suivre Jésus pour nous rapprocher des gens qu'il aime, même si cela nous met en danger à ses côtés? Pouvons-nous dire, comme Thomas, « allons-y, nous aussi, afin de mourir avec lui »? Quels sacrifices sommes-nous prêts à faire pour suivre Jésus et aider celles et ceux qui risquent la violence et la mort? Voilà les questions que nous devons examiner si nous désirons réellement devenir ses disciples.

« Jésus pleura » est généralement reconnu comme étant le plus court verset de la Bible. Ces deux mots résument à eux seuls toute l'humanité du Christ. Jésus sait qu'il va ressusciter Lazare. Alors pourquoi pleure-t-il sa mort? Le verbe grec utilisé dans cette phrase, δακρύω (dakruó), signifie « pleurer en silence ». Il ne s'agit donc pas de lamentations ou de sanglots déchirants, mais de larmes qui ne sont visibles qu'à l'œil attentif. On peut imaginer le Seigneur absorber la souffrance éprouvée par Marie et Marthe à la mort de leur frère. On peut deviner que leur tristesse, et celle de toutes les personnes présentes, est palpable. Incarnant pleinement son humanité, Jésus vit intensément la perte de son ami Lazare. Il éprouve de la douleur, mais je crois que la source de ses larmes est bien plus complexe.

J'aime imaginer qu'à ce moment précis, Jésus ressent le plus profondément possible notre condition humaine. En perdant un être cher, il voit et ressent la tyrannie exercée par la mort dans le monde. Il voit et ressent l'effet que la mort peut avoir sur sa création — que les humains, parce qu'ils sont créés par et pour l'amour, doivent nécessairement éprouver la perte et la souffrance. Il verse alors des larmes silencieuses.

Et de ces larmes émerge la puissance divine. Sûr de l'écoute de son Père, Jésus réalise un exploit qui n'a rien d'humain. En prononçant les mots « Lazare, sors! », il ressuscite celui qu'il aime en présence d'une grande foule.

Comme les pleurs de Jésus, les larmes silencieuses que nous versons devant la souffrance du monde ne doivent pas nous enlever le pouvoir d'agir. Plutôt, elles doivent susciter un désir sacré de faire appel à Dieu. Lorsque nous sommes émus par le sort des victimes de la pauvreté, de la violence, de la faim ou de catastrophes, nous pouvons, nous aussi, exercer notre pouvoir d'agir. Nous ne parviendrons pas à ressusciter les morts, mais nous pouvons tout de même, comme le dit le poète Wendell Barry, « pratiquer la résurrection ». Nous pouvons consacrer une partie de notre être au service des autres et croire que la mort n'a jamais le dernier mot.

Ainsi, en ce Dimanche de la solidarité, Développement et Paix — Caritas Canada vous invite à pleurer silencieusement pour les personnes pauvres et opprimées, à vous imprégner de la puissance divine et à dire au Créateur « je te remercie de m'écouter ».



Auteur : Luke Stocking, directeur adjoint de l'engagement du public, Ontario et provinces de l'Atlantique.

Évangile : Matthieu 26,14–27,66 ou 27,11–54

## La joie de l'Évangile au cœur de notre foi

Les mots et actions qui ont transformé la vie de personnes pauvres – et riches – au temps de Jésus continuent d'émouvoir des cœurs partout dans le monde. Alors que la messe débute aujourd'hui, nous aussi sommes sur le bord de la route lorsque Jésus entre à Jérusalem, le saluant avec la foule en chantant et en nous réjouissant. Des nuages plus sombres sont à l'horizon. Dans l'Évangile d'aujourd'hui, nous faisons l'expérience de la Passion du Christ à travers la voix de saint Matthieu. On nous rappelle que Dieu, qui a le pouvoir de déplacer des montagnes, a choisi de venir sur Terre comme être humain. Non seulement est-il né dans une étable et a-t-il subi le rejet de sa communauté, mais il a fini condamné à mort par celles et ceux qu'il est venu sauver. Pourquoi Dieu choisirait-il cette voie ? Parce qu'elle était nécessaire pour partager la Bonne Nouvelle avec l'humanité de manière à ce que nous puissions la comprendre et nous y connecter intimement – la vie, la mort et la résurrection – c'est la joie de l'Évangile.

De ce point de vue, nous pouvons mieux apprécier certains des récents écrits du pape François, nous voyons comment le Saint-Père adopte souvent le ton humble, accessible et urgent du Christ pour discuter avec justesse de nos préoccupations modernes. L'exhortation apostolique *La joie de l'Évangile* et l'encyclique *Laudato Si' : Sur la sauvegarde de notre maison commune* en sont deux exemples. En effet, ces documents nous invitent à regarder au-delà de nos distractions existentielles et matérielles (dont plusieurs sont exacerbées par la vie moderne) pour nous concentrer sur le cœur de notre foi. Que pouvons-nous apprendre en explorant, en renouvelant ou en fortifiant notre rapport avec l'Évangile et la création ?

Dans *La joie de l'Évangile*, le message est clair : nous devons amorcer « une période évangélisatrice plus [...] joyeuse » et « une nouvelle rencontre » avec Jésus. Tout au long de son exhortation, le pape François guide ses fidèles dans un examen de conscience. En offrant des conseils afin d'éviter le pessimisme, ou en suggérant « d'avoir partout des églises avec les portes ouvertes », il nous rappelle doucement (et parfois fermement) qu'une Église active et efficace ne peut prospérer dans le vide. Il préfère ouvertement « une Église accidentée, blessée et sale pour être sortie par les chemins, plutôt qu'une Église malade de la fermeture et du confort de s'accrocher à ses propres sécurités ». Dans l'Évangile d'aujourd'hui, c'est le Christ que nous rencontrons. Nous le rencontrons comme celui qui entre dans la Ville Sainte avec une humble joie et qui se retrouve bientôt meurtri et blessé parce qu'il a choisi de rejeter la sécurité de sa divinité en prenant une forme humaine.



À maintes reprises, le pape rappelle les liens entre l'Église, qu'il voit comme un « hôpital de campagne », et sa mission sociale, particulièrement en ce qui concerne le traitement réservé aux personnes pauvres. Pour vivre pleinement *La joie de l'Évangile*, nous devons, du mieux que nous le pouvons, adopter l'attitude et le comportement de Jésus envers les personnes qui vivent dans la pauvreté ou l'isolement. Le Saint-Père invite également la communauté chrétienne à contribuer à « résoudre les causes structurelles de la pauvreté et [à] promouvoir le développement intégral des pauvres ». Sommes-nous prêts à entrer dans la Ville Sainte comme Jésus le fait, prêts à rencontrer celles et ceux qui ne partagent pas la joie de l'Évangile et à souffrir de leurs maux ?

Bien que *Laudato Si'* semble se concentrer surtout de l'environnement et sur la relation fondamentale entre les êtres humains, la nature et Dieu, les fondations établies par *La joie de l'Évangile* y sont clairement présentes. Le pape nous rappelle que le don de la création est quelque chose que nous devons défendre, nourrir et chérir. Nous sommes les gardiens de la Création de Dieu, et non pas ses maîtres. Il nous demande de prendre du recul par rapport à notre société de consommation et de réfléchir aux façons dont nos modes de vie affectent non seulement la planète et les autres, mais aussi notre développement spirituel. Lorsque nous limitons nos interactions avec l'environnement, nous risquons d'en oublier l'importance. De même, nous risquons de perdre notre foi si nous ne la nourrissons pas. On nous demande d'apporter cette même joie au soin de la création.

En suivant l'exemple de Jésus, le pape François nous aide à démystifier et à bien comprendre certains des aspects les plus profonds de notre foi. Si nous portons vraiment attention à ses messages, nous pouvons mieux percevoir la véritable puissance, beauté et joie de notre foi. Ce dimanche, alors que nous préparons l'arrivée de Pâques, rappelons-nous l'immense sacrifice de Jésus et l'enthousiasme que les paroles et les actes d'un humble menuisier de Nazareth continuent de susciter dans le monde deux mille ans plus tard.

Auteur : Jeremy Laurie, animateur pour la Colombie-Britannique et le Yukon